Théories de la traduction 1

Antoine Berman, dans son ouvrage intitulé *L’Epreuve de l’étranger*, Gallimard, 1984 essaie de réhabiliter la théorie de la traduction en rappelant que nombreux philosophes, linguistes et non- littéraires qui n’ont pas fait forcément de traductions se sont penchés aux problèmes de la traductions, mais abordant ces questions de points de vue non-pertinents. Voilà pourquoi, Berman a commencé son ouvrage par préciser la nécessité qui s’impose devant les traducteurs d’éliminers les faux problèmes et d’enfin procéder à construire le discours et le champ traductologique. Autrement dit, penser et construire un discours scientifique qui étudie ses problèmes, les élucide, élabore et développe sa propre méthodologie. Bref, penser et comprendre le processus de la traduction afin de l’affiner en tant que “pratique autonome, pouvant se définir et se situer elle-même, et par conséquent se communiquer, se partager et s’enseigner.” Berman, P.12

Georges Steiner a écrit l’histoire de la traduction dans *Après Babel* en 1975. C’est là un travail important et une tâche qui incombe aux traductologues pour constituer la traductologie moderne. Celle-ci a pu se saisir à travers le savoir obtenu en résultat de la recherche sur l’histoire des traductions. Ainsi Berman en a observé les traducteurs polyglottes, plurilingues et auto-traducteurs, ceux qui écrivent en d’autres langues que leur langue maternelle respective. Il pense que “le plurilinguisme ou la diglossie rendent difficile la traduction.” İbid., P.14

D’un autre côté, Berman attire l’attention sur le rôle que jouent les traductions dans la sphère de la culture des sociétés européennes, et il constate que le travail du traducteur est en quelque sorte rendu “invisible” à l’époque contemporaine:

“Je fais référence ici à quelque chose qui ne peut pas être évoquée: la condition des traducteurs, occultée, refoulée, réprouvée et ancillaire de la traduction, à tel point qu’il n’est guère possible, de nos jours, de faire de cette pratique un métier autonome” ibid, 14.

Pourtant, là ne s’arrête pas le drame du traducteur, qui n’est en fait qu’un serviteur qui travaille pour deux maîtres: l’écrivain dont l’oeuvre en langue étrangère il s’agit de traduire et le lectorat qu’il divertit en langue propre. Son travail est sans cesse jugé soit comme une fidélité, soit comme une traîtrise.

“(…) toute culture résiste à la traduction même si elle a besoin essentiellement de celle-ci.” P.16 Les cultures sont instinctivement enclines à la traduction ethnocentrique, ce qui est une “mauvaise” traduction. Dans ce cas l’auteur de langue étrangère est assimilé par la langue et la culture des lecteurs le traducteur faisant ce travail ingrat et contre-nature. En vérité la traduction se doit de rapprocher les langues et cultures l’une de l’autre:

“la visée éthique du traduire s’oppose par nature à cette injonction: l’essence de la traduction est d’être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n’est rien.” İbid., p.16

En fait, la traduction est une science plutôt que de l’art. L’éthique du traduire exige que la traduction sorte du ghetto idéologique de sa propre culture. Il faut se garder de la mauvaise traduction qui est une traduction ethnocentrique. Celle-ci cherche à éliminer tout élément étranger de la traduction sous prétexte de transmissibilité et de fluidité du texte en version traduite.

Outre sa propre éthique de la traduction, le traduire a besoin d’une approche analytique. Le traducteur a pour tâche de faire son analyse et même de faire son psychanalyse. Afin de résister à la tentation de réduire l’originalité de l’oeuvre en langue étrangère et de l’assimiler ou de se l’approprier, il faut que le traducteur sache faire la critique des traductions tout comme il saura interpréter leur texte. D’ailleurs cette analyse du texte se fera en vue de sa traduction éventuelle. Il importe pour le traducteur de déceler les structures cachées du texte, de les rendre visibles et ensuite les traduire dans la langue cible. C’est dire que le travail critique d’interprétation du texte, précède la traduction. Une telle traduction peut s’avérer fidèle ou infidèle, mais pas seulement, les structures insoupçonnées et restées inaperçues en langue maternelle, la langue de départ, une fois transmises en langues étrangères peuvent sortir des profondeurs cachées et révéler une autre richesse, un autre effet de sens, ayant pris formes plus expressives en langue d’arrivée, en langue étrangère.

« Pour A.W. Schlegel, l’allemand est une langue gauche, raide, certes capable de « travailler », mais pas de « jouer ». La polytraduction a justement chez lui pour visée de faire jouer la « langue maternelle ». En un point, cette visée se confond avec la visée éthique, telle qu’elle s’exprime chez un Humboldt, pour qui la traduction doit « élargir » l’allemand. Mais en réalité, la pulsion traductrice se fixe un but qui laisse loin derrière lui tout projet humaniste. La polytraduction devient un but en soi, dont l’essence est plutôt de dénaturaliser radicalement la langue maternelle. La pulsion traductrice part toujours du refus de ce que Schleiermacher appelle das heimiches Wohlbefinden der Sprache — l’intime bien-être de la langue. La pulsion traduisante pose toujours une autre langue comme ontologiquement supérieure à la langue propre. De fait, l’une des expériences premières de tout traducteur n’est-elle pas que sa langue est comme démunie, pauvre face à la richesse langagière de l’œuvre étrangère? La différence des langues — autres langues et langue propre — est ici hiérarchisée. Ainsi l’anglais ou l’espagnol seront-ils par exemple plus « souples », plus « concrets », plus « riches » que le français! Cette hiérarchisation n’a rien à voir avec un constat objectif : c’est d’elle que part le traducteur, c’est elle qu’il retrouve dans sa pratique, c’est elle qu’il ne cesse de réaffirmer. Le cas d’Armand Robin vérifié clairement cette « haine » de la langue maternelle qui est le moteur de la pulsion traductrice. Armand Robin avait pour ainsi dire deux langues maternelles, le fissel - un dialecte breton - et le français. Son activité polytraductrice se fonde clairement sur la haine de sa « seconde » langue maternelle, langue qui, pour lui, est fortement chargée de faute : J ’aimais d’autant plus les langues étrangères pour moi pures, tellement à l’écart : dans ma langue française (ma seconde langue) il y avait eu toutes les trahisons. On savait y dire oui à l’infamie!» ibid., p.22